Moins on est en relation avec la nature, plus on l'oublie

Propos recueillis par Weronika Zarachowicz Illustrations Gizem Vural pour Télérama

Publié le 22/06/2017.

Appelé “amnésie environnementale”, ce processus psychologique expliquerait que la préservation de la nature n'est pas dans nos priorités, estime Anne-Caroline Prévot, directrice de recherches au CNRS.

Et si, pour analyser la sortie américaine de l'accord de Paris, ou pour comprendre notre inaction face à l'extinction de la biodiversité et au réchauffement climatique, il fallait croiser les disciplines ? Parler science, politique, religion, mais aussi… psychologie ? C'est le pari que propose Anne-Caroline Prévot, directrice de recherches au CNRS et chercheuse au Muséum national d'histoire naturelle, dans un ouvrage collectif codirigé

SUR LE MÊME THÈME

Cauchemar

Voilà à quoi ressemblerait New York en cas de réchauffement climatique

Récif

La Grande barrière de corail se meurt (mais il n'est pas trop tard)

Les mystères de la vie

A la recherche de la matière noire

Abo

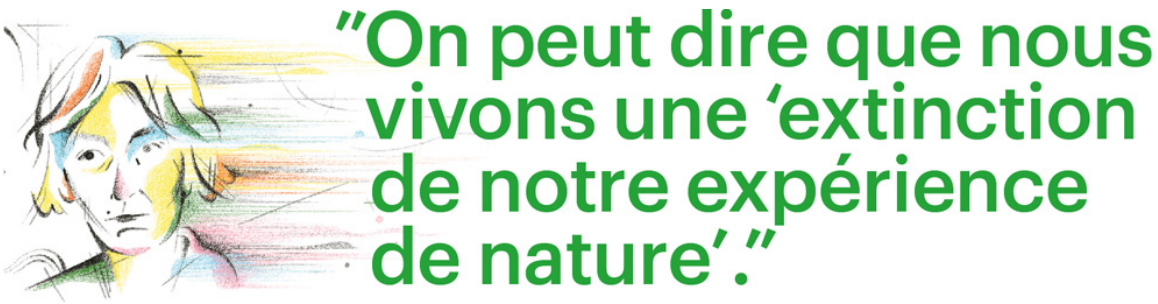
avec la philosophe Cynthia Fleury. Où l'on apprend que nous — à commencer par Donald Trump — sommes peut-être frappés d'un nouveau type d'amnésie, l'amnésie environnementale…

Qu'est-ce que cette amnésie environnementale ?

C'est un concept formulé en 2002 par Peter Kahn, un psychologue américain de l'environnement. Son hypothèse est la suivante : l'environnement naturel dans lequel nous grandissons, quel que soit son état, constitue pour chacun d'entre nous la référence d'une nature « normale ». Et c'est à partir de ce niveau de référence que nous mesurons les évolutions de la nature, plus tard, dans nos vies. De génération en génération, l'urbanisation et les dégradations de l'environnement augmentent, mais chaque nouvelle génération considère le niveau dégradé de cette nature comme un niveau « normal ». Pour Kahn, il s'agit d'une « amnésie environnementale générationnelle », et c'est l'une de ces hypothèses passionnantes venues du champ de la psychologie qui contribuent à expliquer pourquoi nous avons tant de mal, individuellement et collectivement, à réagir à la perte de la biodiversité, par exemple…

Nous n'avons pas conscience de ce que nous perdons ?

On pourrait aussi dire que nous vivons une « extinction de notre expérience de nature », pour reprendre un autre concept, formulé par l'écologue Robert Pyle. Non seulement nous nous connectons de moins en moins avec la nature, parce que nos modes de vie limitent nos contacts avec elle, mais nous sommes pris dans un cercle vicieux : moins nous « expérimentons » la nature, sans contrainte, librement et de façon personnelle, moins nous pensons que nos liens avec elle sont importants pour nous, et moins nous luttons pour sa préservation. Bien souvent, nous n'avons même pas l'impression qu'il nous manque quelque chose ! Et cela même si la nature a des effets bénéfiques, prouvés, pour notre bien-être cognitif (dont l'attention), émotionnel (notamment en diminuant le stress) ou physique… Peter Kahn propose d'ailleurs une analogie frappante. Prenons, dit-il, des animaux dans un zoo. Certains sont incapables de s'adapter et meurent. D'autres y parviennent, mais ils ne s'épanouissent pas car leur histoire génétique et leur histoire d'interactions riches et variées avec la nature ne le leur permettent pas. L'homme serait en train de devenir cet animal de zoo. Et en train de perdre conscience qu'il en est un. Car, de génération en génération, il oublierait le sens profond de ce que signifie le bien-être de notre espèce.



Mais peut-on évaluer ce que ressentent les gens, sur plusieurs générations ?

C'est très ardu. On peut d'abord s'appuyer sur des données venues des sciences de la nature, qui permettent de mesurer la quantité de plantes, d'animaux, etc., avec lesquels nous sommes en contact, sur de longues périodes. On sait, par exemple, faire des indicateurs de suivi de biodiversité. Mais cela ne suffit pas pour savoir ce que nous percevons — et ne percevons plus. D'où l'intérêt d'études conduites auprès de personnes d'âges différents — sur plusieurs générations de pêcheurs, par exemple. On y apprend que, selon leur âge, des pêcheurs californiens évaluent l'état des stocks de poissons différemment : les plus âgés les considèrent en moins bon état que les plus jeunes. Pourtant, entre ces générations, les stocks ont considérablement diminué. Les plus jeunes sont devenus amnésiques par rapport à la perception de leurs aînés : ils ne se rendent pas compte de cette diminution car leur niveau de référence est celui du début de leur carrière, et il était déjà bas.

Vous-même avez cherché à capter cette amnésie à partir des dessins animés de Walt Disney…

Notre hypothèse était la suivante : si, au fil du temps, les adultes sont de moins en moins connectés avec la nature, leur représentation mentale, et donc artistique, est aussi de moins en moins riche et précise. Nous avons étudié, avec mes collègues Susan Clayton et Romain Julliard, tous les dessins animés Disney de 1937 à 2010. Avec l'idée que les Disney révèlent ce que les sociétés américaine et européenne ressentent de la nature, et produisent en même temps des façons de penser.

Qu'avez-vous découvert ?

Plus on avance dans le temps, plus le nombre (et la durée !) de scènes dans des paysages naturels diminue. A partir des années 1980 apparaissent des films où la végétation a disparu, que ce soit *Ratatouille*, *Monstres et Cie* ou *Le Bossu de Notre-Dame*… Les villes, par exemple, n'ont plus d'arbres. Mais nous avons aussi comptabilisé les animaux dans les décors. Et le résultat est sans appel : la biodiversité est aussi en crise dans les Disney ! En 1937, Blanche-Neige est entourée d'une ribambelle d'animaux — vingt-deux espèces. On n'en compte plus que six dans *Mulan*, en 1998. Il y en a une dans *Les Indestructibles,* en 2004, et… zéro dans *Chicken Little,* en 2005. Il y a des exceptions, avec vingt espèces dans *Le Monde de Nemo*, en 2003. Mais globalement, et même si ces résultats peuvent être interprétés de nombreuses manières, les dessinateurs représentent la nature de moins en moins souvent, d'une façon de plus en plus simple, comme si les représentations cognitives des paysages extérieurs s'appauvrissaient d'une génération à l'autre.

En France, l'environnement est surtout abordé par le prisme de la science ou de la politique. Rarement par celui de la psychologie. Qu'apporte cette dernière ?

En tant qu'écologue scientifique, j'ai moi-même appris à étudier la biodiversité en la comptant, en la modélisant — une démarche typiquement française, très rationnelle, objectivante. Je ne suis venue à la psychologie que tardivement, par le biais des sciences participatives, en étudiant un observatoire participatif de papillons, une démarche qui associe toutes sortes de volontaires à la collecte de données scientifiques. Qu'est-ce que cette expérience changeait pour ses participants, qu'est-ce qu'ils en retiraient… Ce fut une découverte : la psychologie, autrement dit l'étude des liens entre l'affect, les motivations et l'action, m'a aidée, et m'aide toujours, à formaliser la diversité et la richesse des rapports que nous entretenons avec la nature, qui que nous soyons. Bien entendu, ce n'est pas seulement en prenant en compte nos émotions que nous arriverons à changer la donne. Mais voilà des décennies que nous disposons de toutes les informations sur la crise de la biodiversité, que nous savons que nous sommes proches d'un point de basculement, tant les changements environnementaux se sont accélérés. Pourquoi est-ce si difficile de modifier nos comportements, de sortir du déni ? Visiblement, savoir ne suffit pas. Il faut le vécu. L'expérience. Et, plus précisément, l'expérience de nature.

De quoi s'agit-il, précisément ?

C'est un contact qui change la personne impliquée, jusqu'à modifier une part de son identité. Les expériences de nature peuvent être très variées, en fonction des individus et des contextes sociaux et politiques. Elles peuvent être positives ou négatives — la peur de la nature est une réalité que nous cachons trop souvent. Elles sont avant tout intimes et individuelles, mais ce sont aussi des expériences sociales, quand on se retrouve dans la nature avec d'autres et parce qu'on n'appréhende pas la nature de la même façon selon nos cultures, nos traditions… Plusieurs études ont montré que les représentations du changement climatique, par exemple, dépendent moins du niveau d'éducation des individus que de leurs sympathies politiques : ainsi, aux Etats-Unis, plus les citoyens se disent républicains, plus leur préoccupation pour le réchauffement décroît.

Nous serions donc bloqués par la force des normes sociales, des habitudes, de nos cartes mentales ?

C'est l'un des apports de la psychologie de la conservation — qui étudie les comportements individuels et les facteurs pouvant les modifier — et de la psychologie sociale. Nous souhaitons, par exemple, adopter certains gestes écologiques, mais nous ne le faisons pas toujours, par peur du rejet social, des réactions de nos voisins, de nos collègues… Parce que les attitudes écologiques peuvent être associées à des stéréotypes non désirables — l'« écolo-bobo », le « décroissant », qui veut revenir à l'âge des cavernes, etc. C'est ce que rappellent les chercheuses Fabienne Cazalis et Sylvie Granon, sous l'angle de la neurobiologie : elles étudient comment le cerveau humain permet — ou empêche — de mettre en œuvre de nouveaux comportements. Ainsi, quand un individu transgresse les normes de son groupe social, l'activité de son amygdale augmente, comme si la transgression était une source de danger… Certains mécanismes mentaux nous empêchent aussi de réagir aux modifications lentes de notre environnement, éloignées dans le temps et l'espace : notre cerveau ne les interprétant pas comme des menaces directes, nous ne considérons pas que la protection de l'environnement soit un besoin vital. Nous ne réagissons qu'à ce que nous ressentons sur l'instant et ne sommes pas « équipés » pour réagir au réchauffement climatique, aux pollutions invisibles à nos sens. Bref, nous commençons tout juste à étudier l'importance des émotions dans nos relations à la nature.

Comment ces approches sont-elles perçues par vos collègues ?

Au début, avec un sourire, comme si ce n'était pas vraiment de la recherche… C'est aussi une question de pouvoir : les scientifiques, les naturalistes se sont emparés de la question de l'écologie, c'était leur pré carré. Mais les approches interdisciplinaires se développent. Et c'est de mieux en mieux perçu par la société, peut-être parce que, collectivement, nous ressentons tous que nous avons besoin de nouvelles démarches. Je fais le pari qu'identifier, valoriser, accepter les relations que nous avons, chacun, avec la nature, qu'elles soient positives ou négatives, peut tous nous aider à repenser nos rapports avec elle. Ne serait-ce que parce que tout ce que nous avons fait jusqu'ici n'a pas été suffisant, et qu'il est temps d'oser aussi autre chose !

À lire
Le Souci de la nature. Apprendre, inventer, gouverner,
sous la direction de Cynthia Fleury et d'Anne-Caroline Prévot, éd. du CNRS, 378 p., 25 €.

1971 Naissance.
1990 Ecole normale supérieure.
2012 Découvre la psychologie de la conservation lors d'une formation aux Etats-Unis.
Publie *L'Exigence de la réconciliation. Biodiversité et société* (Fayard), avec Cynthia Fleury.
2015 Directrice de recherches au CNRS.
2016 Vice-présidente du MAB France (programme Unesco l'Homme et la biosphère).